

MARTOR



Title: "Science joyeuse et saveur humaine"

Author: Anca Manolescu

How to cite this article: Manolescu, Anca. 2010. "Science joyeuse et saveur humaine". *Martor* 15: 153-156.

Published by: *Editura MARTOR* (MARTOR Publishing House), *Muzeul Țăranului Român* (The Museum of the Romanian Peasant)

URL: <http://martor.muzeultaranuluiroman.ro/archive/martor-15-2010/>

Martor (The Museum of the Romanian Peasant Anthropology Review) is a peer-reviewed academic journal established in 1996, with a focus on cultural and visual anthropology, ethnology, museum studies and the dialogue among these disciplines. *Martor* review is published by the Museum of the Romanian Peasant. Its aim is to provide, as widely as possible, a rich content at the highest academic and editorial standards for scientific, educational and (in)formational goals. Any use aside from these purposes and without mentioning the source of the article(s) is prohibited and will be considered an infringement of copyright.

Martor (Revue d'Anthropologie du Musée du Paysan Roumain) est un journal académique en système *peer-review* fondé en 1996, qui se concentre sur l'anthropologie visuelle et culturelle, l'ethnologie, la muséologie et sur le dialogue entre ces disciplines. La revue *Martor* est publiée par le Musée du Paysan Roumain. Son aspiration est de généraliser l'accès vers un riche contenu au plus haut niveau du point de vue académique et éditorial pour des objectifs scientifiques, éducatifs et informationnels. Toute utilisation au-delà de ces buts et sans mentionner la source des articles est interdite et sera considérée une violation des droits de l'auteur.

Martor is indexed by EBSCO and CEEOL.

Science joyeuse et saveur humaine

Anca Manolescu

Dans son autobiographie philosophique, Nicolai Berdiaev a une phrase qui peut étonner à première vue : « j'ai toujours espéré que les rencontres avec les gens soient comme un miracle ». Lui, le philosophe si offensif, presque agressif, dont le discours avait une infatigable véhémence, s'avancait vers l'autre avec l'espoir d'un *kairos*, d'un moment riche en virtualités, d'un profit existentiel et cognitif. Généralement nous ne croyons pas pouvoir susciter une telle joie ou qu'un autre puisse nous l'offrir. Nous espérons tout au plus que les rapports entre les gens aient l'élégance de la civilité ou, au moins, la discipline de ne pas marcher sur les plates-bandes de l'autre. Cependant, il y a des personnes qui sortent des rangs, qui sont pour les autres une fête, un enchantement, un gain. Parce qu'elles regardent les choses avec perspicacité et enthousiasme, elles peuvent recréer ce qu'elles regardent dans une image qui réunit la solidité de l'étude à la splendeur de l'expression, la précision d'un sens à la rosée d'une découverte. Parce qu'elles sont, elles-mêmes « un miracle », ces personnes voient dans l'autre un miracle potentiel, qu'elles s'efforcent d'éveiller.

Irina Nicolau était une telle personne-fête, une personne-miracle. Tout d'abord, il y avait le faste de sa manière d'être, de parler, de faire de la recherche, d'écrire. Un faste succulent, épicé, multicolore, anti-morgue. Du terrain du réel, elle cueillait des sacs pleins à craquer d'observations

directes et de témoignages, le fait hautement significatif et le concret le plus menu. Partout, elle apercevait ce qui pouvait dégonfler le tout-fait ethnologique. Son approche de tout sujet d'étude était provocatrice, rigoureuse, vivante. Elle suscitait ainsi, toujours, l'étonnement, le sourire et la compréhension d'un fait anthropologique. Elle éveillait dans l'autre l'envie de recherche, l'espoir de trouver à son tour les questions adéquates et les trajets pertinents à travers le champs des représentations, sans les dessécher par des schémas tout faits, « plaqués sur du vivant ». Avec Irina tu te trouvais simultanément dans une cuisine des Balkans et dans une salle d'études. Tu te trouvais devant une culture que le « palais » du spécialiste « goûtait » et analysait avec un savoir critique, en découvrant ses recettes secrètes, ses manières de penser, de dire, de faire, sans pour autant perdre l'éclat de ses saveurs.

Nous savons bien comment écrivait Irina : sur le fait quotidien, sur le sujet ethnologique, sur une question morale ou sur le rapport avec Dieu, elle écrivait avec le nerf et la simplicité pittoresque de quelqu'un pour qui tous ces thèmes ne sont pas seulement des sujets à traiter, mais aussi des choses à vivre. La simplicité raffinée et l'exubérance de son écriture se nourrissaient d'un savoir ethnologique longuement accumulé. Chaque texte d'Irina offrait au lecteur de la joie, ainsi qu'un gain de connaissance fournis par une

perspective scientifique, aussi solide que pleine de fraîcheur. Elle mettait ses lecteurs dans cet état d'étonnement interrogatif qui est le début de toute recherche anthropologique. C'est la raison, probablement, pour laquelle il y a eu tant de jeunes collaborateurs autour d'elle, tant d'étudiants et de volontaires dans ses projets. Irina avait dit une fois de Marianne Mesnil, anthropologue belge et amie de recherche, qu'elle combine dans ses études *le savoir et la saveur*, la science et la succulence. L'expression est parfaitement valable pour Irina aussi. *Haide bre !*, son livre sur les Aroumains, expose la mémoire ethnologique de ce peuple avec un lyrisme ahurissant.

La fraîcheur, jamais diminuée, d'Irina Nicolau venait aussi de sa passion, solidement fondée sur des études préparatoires, avec laquelle elle abordait de nouveaux domaines de recherche. Après des années d'études à l'Institut d'Ethnologie et de Folklore de l'Académie, elle rejoignit au commencement de l'année 1990 Horia Bernea en vue de la création du Musée du Paysan Roumain. Ce fut pour elle la grande occasion. Travailler dans un domaine où les manœuvres anthropologiques pouvaient s'appliquer sur le concret des objets, travailler surtout avec un artiste de grande créativité fut pour elle une chance qu'elle sut parfaitement valoriser. Quelques collègues de l'Institut d'Ethnographie l'accompagnèrent : ainsi apparut le noyau d'un département d'anthropologie culturelle, dont Irina Nicolau fut le principal animateur. Elle a fait des recherches de muséologie et d'anthropologie du musée, a organisé des colloques et des rencontres internationales sur la muséologie d'avant-garde, elle a formulé et reformulé, suivant les projets de Horia Bernea, le cadre théorique pour le discours du nouveau musée. Entraînant ses collègues par son enthousiasme compétent, elle a imaginé de nouveaux types d'expositions qui mettaient précisément en scène le traitement anthropologique des thèmes en question. C'est toujours elle qui a imaginé le « musée missionnaire » et les « sorties dans la

rue » du Musée du Paysan. En accord avec la conception de Horia Bernea, on y proposait un type d'actions culturelles qui faisaient vivre au milieu de la ville le geste et le rythme traditionnel de la campagne, non pas comme un modèle exotique, mais comme exemple d'un ordre que le citoyen possède d'une façon latente et qu'il peut redécouvrir.

Il n'y avait rien d'« archaïsant » chez Irina. Au contraire ! Dans l'étude anthropologique, les rubriques classiques ne fonctionnaient pas pour elle comme des ségrégations : traditionnel-moderne, ville-village, sacré-profane. Ce qui l'intéressait surtout c'était les métamorphoses d'un thème, son trajet, sa re-élaboration dans de nouvelles conditions socio-culturelles, pendant les « états de transition ». Preuve en sont les recherches d'ethnologie urbaine, menées avec Ioana Popescu et Gérard Althabe (Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris). Preuve en est la démarche qui, joignant ethnologie urbaine et histoire orale, aboutit au volume, publié en collaboration avec Ioana Popescu, *O strad oarecare din Bucure ti* (Nemira, 1999). Preuve en est encore le projet qu'elle a conçu et dirigé au Musée du Paysan, celui qu'elle avait nommé « L'Arche de Noé ». On se proposait de conserver dans cet « arche » la mémoire des coutumes et des comportements en train de disparaître, d'enregistrer des phénomènes qui venaient d'apparaître : il en résulta une importante archive de textes et objets, expositions, ateliers de recherche, enfin un très épais volume paru peu avant sa mort. C'est toujours à son ingéniosité contagieuse qu'on doit la série de publications bibliophiles du Musée du Paysan, faites à la main avec une fantaisie tout aussi enjouée, que méticuleuse et exigeante. Ajoutons qu'elle a imaginé et travaillé de sa main la plupart des cabinets d'études et des textes explicatifs concernant chaque salle du musée. Ce dépôt, toujours enrichi, d'informations, études, images et écritures, elle l'a parfaitement intégré dans le style très particulier créé par Horia Bernea. Les matériels documentaires sont devenus à leur tour objet de

musée, capables à éveiller chez le visiteur non seulement la curiosité mais aussi le plaisir. Ils prolongent l'exposition avec un complément de textes, de faits et d'images du monde traditionnel. À travers lui, on peut, d'un côté, percevoir « la matière » de la civilisation paysanne que l'essai muséographique de Horia Bernea interprète, de l'autre côté, on peut, mieux cerner les suggestions offertes par cet essai. *Martor*, la revue d'anthropologie du musée doit à Irina son style d'écriture libre, d'étude-essai, ainsi que la conception de plusieurs numéros.

Il y aurait encore beaucoup d'autres choses à dire, parce que les faits scientifiques et muséographiques d'Irina, les idées, les thèmes d'étude initiés par elle arrivaient à flots. Mais je ne veux pas faire ici un *curriculum vitae*. Je souhaite tout simplement montrer combien ses recherches étaient diverses, toujours pleines d'inventivité, toujours passionnées et productives. Avec elle, tu te retrouvais sans cesse devant une avalanche de projets offerts, généreusement, à tous ceux qui étaient capables de réceptivité. Prête à associer les autres à son propre projet, elle savait les écouter, les guider, coopérer avec eux, offrir. Et, à côté de cette étonnante capacité de don, Irina avait encore quelque chose de rarement vu : le savoir de l'admiration. Elle savait admirer en connaisseur. C'est elle qui a provoqué Horia Bernea et l'a presque obligé par de longs dialogues, de formuler ses réflexions, ses questions, ses intuitions concernant le type de muséographie qu'il créait. Une grande partie des témoignages sur ce sujet est due à ses insistances inventives, au fait que Irina « sentait » le style de Horia Bernea. La preuve en est la manière dont Irina sut réaliser ses propres contributions muséographiques en parfait accord avec ce style.

Il y avait encore quelque chose de singulier chez Irina : son courage. Le courage de s'engager dans le neuf ; celui de juger les travaux des autres de manière réaliste, sans complaisance, mais jamais cynique, en leur offrant des suggestions, des directions de recherche et du courage ; c'était enfin le courage avec lequel elle a vécu

sa maladie. Ses dernières années ont été plus actives que jamais.

Elle m'avait envoyé une fois chez le professeur Mihai Pop pour une interview. En se souvenant des ses disciples et collaborateurs de l'Institut d'Ethnologie, il disait que parmi tous Irina était la seule à faire vraiment de l'anthropologie culturelle. Pourquoi était-ce ainsi ? Selon moi, il y avait trois traits qui situaient décidément Irina dans le champ de l'étude anthropologique. Tout d'abord, il y avait son attention pour les *phénomènes de marge* : pour ce qui se passe à la limite de différentes formes de civilisation (campagne-ville, tradition-modernité, héritage-invention, production traditionnelle-kitsch), pour les moments limites d'un phénomène, d'un rituel, d'un acte (origine ou institution, fin ou démission), pour des faits ayant un statut marginal (Irina rappelait souvent l'idée de Mircea Vulcanescu, dans le cadre des équipes monographiques de Dimitrie Gusti, de faire des recherches, dans les villages, sur le traitement concret et symboliques du fumier, des restes, des débris). Or, en anthropologie, il est bien connu que les marges, les frontières, les territoires de rencontre et de partage, les « bouts » d'un phénomène rendent fortement visibles des mécanismes symboliques, que le centre, avec ses formules bien définies, peut cacher. Irina a dirigé ses recherches notamment vers ces zones d'articulation/dissociation. Rappelons-nous, là-dessus, ses études et expositions sur le kitsch et l'exposition où elle a mis en scène « la valise à traditions de l'émigrant » (Paris, 1991) ; ensuite l'important recueil de phénomènes de transition appelé « L'Arche de Noé », les recherches d'anthropologie urbaine, et le premier en date, le livre manufacturé de la révolution de décembre 1989 : *Nous mourrons mais nous serons libres*. C'est grâce à Irina et à ses collègues de l'Institut d'Ethnologie, Ioana Popescu, Speranța Rădulescu, Erban Angheliescu, Paul Drogeanu, que nous avons, enregistré sur le vif, un recueil d'observations, témoignages, paroles, slogans, narrations, graffiti de l'espace public reconquis, du 21

et 22 décembre 1989. On possède ainsi des documents de premier ordre sur un bouleversement mental et social, sur la césure entre deux régimes socio-politiques et culturels.

Deuxièmement, Irina était particulièrement attentive au « menu » d'une civilisation. Elle enregistrait et étudiait surtout les aspects courants, apparemment banals, quotidiens qui font la substance et la logique discrète, sous-entendue d'une conception du monde, au-delà du son aigu des grands thèmes, fortement ritualisés, explicitement valorisés. Étudier les longues périodes apparemment ternes, les jours de la semaine tout comme les jours de fête, l'habit de travail pareillement à l'habit de fête, les restes à côté des plats du festin de noces, tout cela signifie tendre vers l'exhaustif, vers le portrait global d'un phénomène. Irina disait, une fois, qu'un très bon sujet anthropologique serait l'étude de la corde, en consignait toutes les techniques, matières, usages, situations, légendes, croyances, symboles qui lui sont associées, sans « laisser à échapper un bout de corde ». Entreprendre une étude dans cet horizon de l'exhaustif appartient au projet même de l'anthropologie.

Enfin, la troisième raison pour laquelle Irina faisait vraiment de l'anthropologie c'était la fraîcheur avec laquelle elle regardait le monde, son étonnement méthodique devant les objets de sa recherche. L'étonnement, avec son double mouvement d'approche interrogative et de distance critique, attitude fondatrice de l'anthropologie,

était pour Irina son état « naturel ». C'est ainsi qu'elle vivait sa vie et elle en avait fait une profession, une discipline joyeuse, une stratégie de travail.

Dans un cours d'angéologie, Andrei Pleu rappelait que les textes sacrés décrivent quelques fois le rapport de Dieu avec l'humain par un symbolisme des arômes et des saveurs. On y parle de la « bonne odeur » de la prière, de l'encens, de l'homme, tout comme on parle du parfum du Saint Esprit. On parle du goût de Dieu (« Voyez et appréciez combien le Seigneur est bon », *Psaume* 33, 8), mais aussi de la saveur, ou au contraire, du goût fade de l'homme (« parce que tu es tiède, et non froid ou bouillant, je vais te vomir de ma bouche », *Apocalypse* 3, 16). On affirme, disait Andrei Pleu, « que l'homme doit avoir du sel, c'est-à-dire un goût agréable. Le Jugement Dernier serait alors comme une sorte de goûter de chaque âme où l'on décide si son goût est acceptable ou non... ».

Je pense qu'un tel Jugement conviendrait parfaitement à Irina. Elle avait un « goût bon » et fort, une saveur particulière que les gens proches d'elle ont profondément ressenti. Grâce à Horia Bernea et à Irina Nicolau, travailler au Musée du Paysan fut une joie.

Ce texte représente la variante amplifiée de l'article paru dans la revue Dilema no 487, le 12-18 juillet 2002.

